

La jalousie

Bernard Chervet

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE 2011/3 Vol. 75**, PAGES 713 À 730
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130587446

DOI 10.3917/rfp.753.0713

Date de mise en ligne : 01/07/2011

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-3-page-713?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

La jalousie

Bernard CHERVET

En plaçant en exergue de l'édition 2010 du colloque de Deauville¹ un article défini de Freud², les organisateurs ont proposé une isolation. Celle-ci est favorable à un travail minutieux d'exégèse. Elle invite à une lecture attentive du texte choisi. Mais elle appelle aussi une recontextualisation dudit article au sein de l'œuvre de Freud.

La lecture et l'étude d'un texte de Freud, quel qu'il soit, ne peuvent se dispenser de la prise en compte de l'ensemble de son œuvre, dans son intégralité. Cette lecture est soumise, dans un premier temps, aux mêmes conséquences de la règle fondamentale que l'attention de l'analyste en séance. Elle doit accorder une égale valeur à tous les textes, les considérer comme une suite associative relevant d'un procès précis, celui de théorisation, soumis lui-même à une surdétermination reconnaissable seulement dans un second temps, donc après coup. Si la règle dite fondamentale ne s'applique pas officiellement à la lecture, sa raison d'être n'en est pas moins, faire advenir à la conscience, le facteur déterminant principal du processus théorisant. Idéalement, cette lecture doit être exempte de jugement de valeur et de condamnation. Elle suspend toute exclusion, tout choix, toute préférence et tout bannissement. Elle privilégie le jugement d'existence et le jugement de sens qui cherchent ensemble à déduire de la série des textes écrits les éléments inconscients qui y sont engagés par négativité et représentés par substitution. Ce jugement de sens basé sur une interprétation permet au lecteur analyste d'induire également les raisons d'être de l'ordonnancement des textes de Freud. C'est ce que lui-même reconnaît en 1923³ : « Si la psychanalyse n'a pas jusqu'ici pris en compte certaines choses, cela n'advint jamais parce qu'elle avait omis de voir leur action ou qu'elle voulait dénier leur significativité, mais parce qu'elle poursuit un chemin déterminé, qui n'avait pas encore mené aussi loin. »

1. Colloque de Deauville 2010 : Actualité du texte : « De quelques mécanismes dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité » (Freud, 1922).

2. S. Freud (1922 *b* [1921]), Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité, *OCF.P.*, XVI.

3. S. Freud (1923 *b*), Le moi et le ça, *OCF.P.*, XVI.

Toute l'œuvre de Freud doit être ainsi embrassée, avec la cohérence interne de sa progression et avec ses discontinuités rarement actualisées par leur auteur en une démarche de synthèse. Ceci nous rappelle qu'au niveau du travail psychique, le cheminement a valeur de résultat, que la dynamique de l'après-coup est, du point de vue psychique, tout aussi importante que le produit final portant le même nom. Cette réflexion s'oppose, du point de vue de la formation d'un analyste, à tout recours à quelque résumé de la pensée de Freud.

Ainsi, une étude précise de l'article de 1922 exigerait-elle de faire, entre autres, un retour vers l'ensemble des travaux de Freud sur la paranoïa, depuis les manuscrits H et K accompagnant les lettres à Fliess, en passant par l'étude de Schreber, le texte de 1915 sur la consultante qui contredit la théorie psychanalytique de la paranoïa, mais aussi le cas d'homosexualité de 1920, sans négliger la démarche nosographique synthétique de Freud, tentée en 1915 dans un texte inachevé et non publié par son auteur, *Vue d'ensemble des névroses de transfert*.

Toutefois, en orientant leur argument sur chacun des trois contenus du titre du texte retenu, jalousie, paranoïa et homosexualité, les organisateurs se sont et nous ont libéré d'une telle contrainte, et ont ouvert largement la réflexion plus particulièrement sur un affect commun et banal, la jalousie, dont la prégnance et l'intensité, mais aussi la possible répression, ne cessent d'étonner et de surprendre, après coup, ceux-là mêmes qui en ont traversé l'expérience.

Nous allons suivre de façon concomitante les deux voies proposées, rechercher les aspects les plus spécifiques de l'article de 1921-1922, ceux que Freud qualifie lui-même d'apports nouveaux, en soulignant le lien de ceux-ci avec les textes adjacents ; mais aussi nous laisser porter au cœur de la jalousie et parcourir les chemins de la persécution qui lui sont associés.

La jalousie recèle en effet un éprouvé qui la spécifie et la distingue, un *sentiment de persécution* qui se présente revêtu par les enjeux plus manifestes de la convoitise, de la rivalité, l'envie, l'avidité, le souhait d'être présent dans toutes les scènes. Toutes ces motions se mêlent au sein de la jalousie et sont perceptibles tour à tour avec plus ou moins d'acuité. Elles en composent les diverses facettes sans que celle-ci s'y résolve ; d'où le contraste entre la simplicité de la reconnaissance de la jalousie en tant qu'affect et la complexité de son appréhension métapsychologique.

La jalousie exige encore d'être considérée selon divers points de vue du fait qu'elle est *circulaire*, pour ne pas dire *tournante*. En effet, quand un sujet est jaloux, l'est-il du fait qu'un autre possède, profite, jouit de *quelque chose* dont le jaloux se sent dépourvu et privé, ou est-il jaloux de ce *quelque chose* qui procure possession, profit, jouissance ?

La réponse à cette question est assez évidente quand la jalousie s'inscrit dans un rapport de couples engageant trois sujets ou plus, avec des enjeux de fidélité et d'infidélité. Elle relève alors du célèbre : « les deux mon capitaine ». Dans cette occurrence, la jalousie s'expose en termes de bisexualité, et son investigation exige de parcourir les diverses postures combinées des identifications circulaires¹ ainsi que les revendications envers *le désir de l'autre* et envers *le désir de l'objet du désir de l'autre*. Notons que c'est alors au désir qu'est octroyée la qualité de pouvoir combler le sujet, et donc de faire cesser la jalousie. L'insaisissabilité de ce dernier convoque aisément la scène primitive, avec l'irreprésentabilité de la jouissance du couple combiné située au-delà de toutes les combinatoires représentables de la bête à deux dos. Là réside une des raisons principales à mettre en scène une scène de couple tangible venant soutenir de perceptions l'espace représentationnel interne de la scène primitive et s'opposer ainsi à l'attraction incommensurable de la régressivité extinctive impliquée dans la jouissance de couple de la scène primitive.

Dans leur étude du désir humain tel qu'il se déploie dans la sexualité d'un couple hétérosexuel, Denise Braunschweig et Michel Fain consacrent un chapitre entier à la jalousie². Ils rapprochent l'état de jalousie de l'état amoureux, au point de nous laisser déduire un couple d'opposés du point de vue du narcissisme, le couple du comblement et du manque. Leur réflexion privilégie justement l'existence de la jalousie sexuelle au sein d'un couple, tout en reconnaissant que la jalousie est une réaction de type caractérielle trouvant de nombreuses autres occurrences où se manifester. Ils insistent sur la présence d'une perte dans la constitution du « noyau jaloux », d'où l'importance dans leur développement, de l'analité et de sa fonction de retenue. Ils situent cette perte au niveau du système représentatif menacé de s'effondrer. L'analité devient la garante de la constitution d'un réservoir de représentations, le « magasin des accessoires » utiles aux autoérotismes.

En fait, l'importance qu'ils accordent à la loi paternelle montre que l'analité vient servir de renfort de retenue à cette dernière, voire de suppléance, tout particulièrement quand c'est l'élaboration de la féminité qui échappe à cette loi. La retenue est alors agie corporellement, en lieu et place d'être réalisée processuellement. Leur étude laisse donc intacte la question de cette perte et de cette tendance négativante persécutrice contre lesquelles se dresse la jalousie. Quand le jaloux se déclare être la proie de la jalousie, il tente encore de s'opposer à cette tendance à la disparition qui le mine. De

1. S. Viderman (1970), *La Construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël.

2. D. Braunschweig, M. Fain (1971), *Éros et Antéros : réflexions psychanalytiques sur la sexualité*, Paris, Payot.

même, l'occurrence d'une mise en scène d'une perte objectale lui fournit-elle un minimum d'objectivation s'opposant à « la tendance désintégrantante que possède le noyau jaloux ».

Nous rejoignons ces auteurs dans le fait de considérer qu'existe une dimension traumatique au cœur de la jalousie, celle-ci étant une tentative de la juguler en même temps qu'elle en témoigne.

Le même modèle que celui rencontré avec le couple à trois s'applique aussi quand il s'agit d'objets matériels engagés entre deux personnes par le biais de l'avoir (le jouet de l'enfant, la voiture du voisin, le bijou de l'amie, etc.), mais aussi de qualités et capacités psychiques et instrumentales, en particulier celles qualifiées de « dons », sollicitant aussi bien l'avoir que l'être.

Le jeu cannibalique est au centre de toutes ces aspirations identificatoires ayant pour but de s'approprier ce mystérieux objet qu'est le « désir ». Se présente la fable de « la poule aux œufs d'or », et, de façon tragique, s'agissent ici les crimes passionnels. L'objet *désir* de la quête du jaloux réunit l'objet de la pulsion, l'objet du narcissisme et l'objet de la source libidinale. Le mystère de cet objet se réverbère dans la théorie psychanalytique. La libido reste une énigme pour la métapsychologie qui ne peut toutefois pas se passer de ce concept. Nous savons le destin funeste de ceux qui sont partis à sa capture, par exemple sous les auspices de la quête de *l'orgone* et le commerce des *boîtes à orgone*. Les quêtes du Graal n'ont pas attendu la psychanalyse pour exposer leur puissance d'attraction et leur vanité.

Du fait que la jalousie entretient un rapport évident de réminiscence avec la scène primitive, donc avec les affects d'exclusion et de détresse, elle invite encore à élargir la définition de cette dernière. D'où une extension des notions de jalousie et de scène primitive, au-delà des scènes de couple convoquées quasi spontanément par le terme de jaloux ; extension à toutes les scènes de l'autre et des autres, dès qu'est éveillé un tel sentiment d'exclusion avec privation, mais aussi extension à toutes les scènes privées ayant lieu en soi-même et avec soi-même, dans la mesure où elles s'accompagnent de ce même état d'affect. Ainsi, pour certains patients, ou dans certaines circonstances, le rêve propre et son souvenir ont-ils valeur de scène primitive. Le rêveur ne se reconnaît alors pas, au réveil, sujet de son rêve. Il se ressent étranger, privé de cette création et de sa possession. Diverses théories et constructions peuvent alors être devinées sous-jacentes ; par exemple que le sujet est soumis de façon nocturne à une possession d'un autre, envisagé jaloux de ses qualités personnelles, et qui vient s'en emparer de nuit. Les rêves prennent alors valeur de réalisation d'un désir, celui d'être l'objet de l'envie d'un autre. Bien sûr, la jalousie de ce sujet envers les qualités de cet autre, l'envahisseur et spoliateur, est facilement déductible ; et s'y reconnaissent aisément

les réminiscences actualisées du désir envers *le désir de l'autre*, et du désir envers *le désir de l'objet du désir de l'autre*. Là encore, c'est le « désir » lui-même, quelles que soient les formes qu'il puisse prendre, qui est l'enjeu de la jalousie. En revanche, si la description d'une telle constellation phénoménologique et interprétative est assez aisée, les raisons d'un tel montage restent entières.

La jalousie ajoute ainsi à l'exclusion, par le biais du sentiment de privation, le vécu d'être manquant, et celui d'une croissance possible, voire inexorable, de ce manque. Le sentiment de persécution trouve là ses raisons, et il peut s'étendre à la jalousie elle-même, qui devient persécutrice de l'intérieur. La conséquence hérite alors de l'affect inhérent à la cause. Il n'est pas rare d'observer tel ou tel patient lutter contre sa jalousie, alors même qu'elle s'avère totalement justifiée par des faits objectifs, au point de s'en rendre malade de diverses façons. Parfois, ce sont même ces autres symptômes qui sont le motif officiel de la demande d'analyse, avec comme motif subsidiaire, l'espoir secret d'atteindre une éradication totale de la jalousie.

Celle-ci est donc ressentie comme persécutrice dans la mesure où elle a valeur de sceau de l'existence d'un manque ; d'où la quête inépuisable d'une réalité qui la ferait cesser et l'impression adjacente qu'aucune réalité du monde tangible ne pourrait offrir une satisfaction apte à cette fin. Le jaloux devient aisément un persécuteur, un harceleur.

Ce lien propre à la jalousie, entre manque, convoitise et persécution, explique que l'état de jalousie inclut de façon systématique une référence à des faits réels, que ceux-ci soient fournis par la réalité externe, donc trouvés, ou qu'ils soient déduits, recherchés, provoqués, voire créés. La jalousie recèle en elle-même des procédés antitraumatiques dont la persécution est un des reflets. En détectant la labilité du désir de l'autre, et en exigeant d'en être l'objet, le jaloux s'assure de la présence du désir, de l'investissement. Il demande à cette présence de s'opposer à la scène primitive, mais surtout d'assurer la non-disparition de son propre désir au sein de ladite scène. La réification de la jalousie en des scènes de couples tangibles tente de recouvrir le fait qu'elle est issue du rapport à une réalité interne, le ressenti du manque et l'éprouvé de la tendance à disparaître. La jalousie traduit la tentative de construire une théorie rendant compte de ce manque à partir de faits perceptibles externes auxquels est octroyée une valeur de cause. La suppression de ceux-ci est censée s'accompagner de la cessation de la jalousie. Les crimes passionnels agissent cette théorie de croyance.

Ces propos nous invitent à reconnaître en l'affect générique de la jalousie le prototype de tous les états morbides centrés sur un tel sentiment de persécution, donc en premier lieu, la paranoïa.

Freud relie celle-ci, dans un premier temps, à l'homosexualité, selon une logique interprétative privilégiant le refoulement d'une pulsion partielle infantile. Mais très tôt, il souligne l'insuffisance d'une telle conception issue du modèle des névroses de transfert. Toutefois, jusqu'en 1915, il poursuit son forçage premier, afin d'imposer le modèle du refoulement d'un investissement sexuel infantile contre un autre modèle qu'il a déjà lui-même élaboré, et qui accorde une place plus importante à d'autres modes de défense, donc à d'autres qualités pulsionnelles. Il tente encore une fois, en 1915¹, dans son douzième essai de métapsychologie, de proposer une nosographie unifiée, incluant l'ensemble des tableaux psychopathologiques, centrée sur un tel refoulement d'une pulsion partielle. Il fait alors dépendre la différence entre les diverses catégories morbides d'un facteur temporel ; de la date de la séduction-fixation d'abord, puis de l'ordonnement des pôles actif et passif impliqués dans la scène pathogène, enfin d'une logique inversée entre la précocité de la fixation du sexuel et la date tardive d'apparition des troubles morbides. C'est dans *Vue d'ensemble sur les névroses de transfert* qu'il propose cet ultime coup de force, en déployant une nosographie selon un axe génétique, composée de six catégories, ayant chacune une valeur d'après-coup en regard de l'une des six étapes de l'histoire géologique de la planète et de l'humanité. La paranoïa est alors liée à la cinquième phase, celle des fils menacés qui s'enfuient, s'organisent entre eux et font alliance sur la base de leur homosexualité déssexualisée. Une communauté homosexuelle réunit alors les fils exclus et menacés. Cette menace fait retour dans le tableau de la paranoïa. La protection des alliances propres au clan fraternel se rompt et s'inverse en persécution liée au retour vengeur d'un père redoutable voulant châtrer ses fils, menacé qu'il est lui-même par eux. La jalousie porte tour à tour sur le dernier-né, élu et protégé des mères, sur le clan des frères, protégeant ceux qui s'y rangent, sur le frère se détachant du clan au nom de son identification au père. Mais ce qui manque dans tous les cas, comme avec Schreber, c'est l'identification maternelle première, en fait, la part maternelle de l'identification originaire aux parents de la préhistoire personnelle relayant le pare-excitation physiologique primitif. Cette absence d'une processualité s'accompagne d'une revendication pulsionnelle féminine, vaginale, intense, non contre-investie par une telle identification, et que l'homosexualité tente de juguler en la reprenant à son compte, sans y parvenir, et pour cause.

1. S. Freud (1985 a [1915]), *Vue d'ensemble sur les névroses de transfert*, OCF.P., XIII.

UN ARTICLE MANQUANT, CELUI SUR LA PROJECTION

Dans le titre de l'article de 1921-1922, se trouve ainsi associé un prototype, un tableau morbide et un sexuel infantile. Cette série est sous-tendue par une théorie que Freud considère lui-même comme dépassée, donc par la théorie sexuelle infantile de la paranoïa qu'il avait lui-même proposée et soutenue, alors qu'en 1910 il en avait avancé déjà une autre, et en 1915, entrevu que la clinique était susceptible de venir *contredire* sa théorie officielle. Il tente toutefois de maintenir celle-ci contre vents et marées, alors qu'en effet, dans son étude de Schreber, il avait élaboré un nouveau modèle de « retour », resté non exploité depuis, celui du *retour du dehors d'un aboli au-dedans*, retour qui définit alors le projeté. La projection combine donc une abolition au-dedans, une reconnaissance de l'aboli au-dehors et un retour du dehors.

Il faudra attendre 1920 pour que Freud perçoive plus nettement que le recours à d'autres mécanismes que le refoulement implique des qualités différentes de la pulsion, donc des procès bien différenciés, amalgamés dans l'organisation du désir humain. Avec sa reconnaissance de ses trois « pas » constitutifs de sa théorie des pulsions, il peut associer le *sexuel infantile* avec le refoulement, le *narcissisme* avec l'emprise et certaines formes de clivage de l'objet, enfin la *régression à un état antérieur* jusqu'à l'inorganique, la *régressivité extinctive*, avec l'accrochage à la perception et les mécanismes antitraumatiques. Ce qui est reconnu à l'extérieur est donc différent selon que l'abolition porte sur tel ou tel processus psychique.

La projection ne cesse ainsi de se complexifier et d'exiger une étude spécifique, afin de différencier la modalité impliquée dans la paranoïa de divers autres procès désignés par le même terme ; ainsi de la *projection optique* sur l'écran interne de la conscience, telle que présente dans le rêve ; de la *projection phobique*, où la fixation à une représentation d'un objet externe soutient le refoulement d'une représentation inconsciente, les retours du refoulé s'accompagnant alors d'un vécu de retour d'un extérieur interne ; de la *projection animiste* qui modifie la valeur des perceptions en leur appliquant les lois du processus primaire afin d'assurer la mise en sommeil des affects de déplaisir, les retours se faisant par une inquiétante étrangeté, une confusion dedans-dehors.

PROJECTION, TRANSPPOSITION ET DÉPLACEMENT

Vont alors apparaître différents termes sous la plume de Freud, témoignant de son amalgame et de son souci de différencier ces diverses modalités de

projection¹. Mais aucun article ne sera strictement consacré à la projection, malgré celui, prévu et annoncé, censé trouver place au sein de la grande synthèse académique que devait constituer la *Métapsychologie*, avec ses douze chapitres. Parmi les termes utilisés par Freud pour désigner des mécanismes entretenant des rapports de voisinage et de synonymie avec le mécanisme de la projection, une place particulière est à accorder à celui de *transposition* (*Umsetz, Umsetzung* : transposer, transposition).

Dès 1894, Freud l'envisage comme le mécanisme générique fondateur de la source pulsionnelle², par mutation d'une soi-disant excitation somatique en libido psychique grâce au *mécanisme psychique*. La conversion hystérique est alors envisagée comme l'une des formes possibles³ de cette transposition originaire active sur le chemin de l'établissement du corps érogène. Puis il implique la transposition dans les phobies, puis dans l'animisme, en tant que déplacement soit intrapsychique, soit agi avec la réalité externe, devant s'étayer sur une réalité perçue, donc sur une trace perceptive et mnésique⁴. Dans ces textes, l'emploi des termes de transposition et de projection conserve une grande élasticité à tel point qu'ils peuvent être considérés équivalents. Plus tard, Freud utilise le terme de transposition pour désigner à nouveau une transformation de la libido, cette fois sexuelle, en libido narcissique. Cette mutation économique intrapsychique a valeur de déssexualisation et de changement de lieu topique (1914), mais aussi de voies substitutives et palliatives afin de trouver des solutions de satisfaction détournées (1917)⁵. La transposition est alors à l'origine des équations symboliques telles que pénis = bébé = fèces. Mais c'est dans « Le moi et le ça », donc justement en 1922-1923, que Freud accorde à la transposition un rôle fondamental au sein du processus du devenir conscient⁶, donc à la téléologie du travail psychique qui consiste à assurer une liaison à la conscience. Il revient encore sur ces termes dans ses notes de 1938, et les implique aux fondements d'une théorie psychanalytique de la connais-

1. B. Chervet (2004), Note sur la projection et ses diverses modalités, Bulletin du 46^e séminaire de formation permanente.

2. En 1894, dans « Du bien fondé à séparer de la neurasthénie un complexe de symptômes déterminé, en tant que "névrose d'angoisse" », il engage ce mécanisme dans la genèse de la libido psychique. Il le place donc, dès le début, à la source pulsionnelle : « L'excitation sexuelle somatique, une fois qu'elle a atteint la valeur-seuil, se transpose de façon continue en excitation psychique. »

3. Dans « Les psychonévroses de défense », Freud propose le terme de « conversion » pour décrire le fait qu'une « somme d'excitation est transposée [*Umgesetzt*] dans le corporel ».

4. S. Freud (1912-1913 a), *Totem et tabou*, *OCF.P.*, XI.

5. S. Freud (1916-1917 e), Des transpositions pulsionnelles, en particulier dans l'érotisme anal, *OCF.P.*, XV.

6. « Ce qui provenant de l'intérieur veut devenir conscient doit tenter de se transposer en perceptions externes », *OCF.P.*, XVI, p. 264-265.

sance et de l'appréhension du monde, quand il envisage la genèse de la notion d'espace à partir d'une projection-transposition d'une qualité inconsciente de la psyché, celle d'être étendue. La même logique peut être soutenue pour la notion de temps, eu égard à l'intermittence de la psyché, qualité ignorée à elle-même.

Se projettent donc, comme sur un écran, en ce texte de 1921 sur la jalousie, tous les travaux antérieurs de Freud portant sur la psychose paranoïaque – ce qui n'a pas échappé aux organisateurs qui les ont réunis dans leur bibliographie ; mais aussi de façon beaucoup moins apparente, mais ô combien efficiente, l'article *manquant* traitant de la projection, article peut-être jamais écrit, ou bien jamais publié et non retrouvé à ce jour¹. Nous devinons les traces de cet article manquant, mis en suspens, donc en latence par virtualité, dans la différenciation que Freud établit dans celui de 1921, entre trois modes de jalousie : la *jalousie normale* (concurrentielle), la *jalousie projective* et la *jalousie délirante*. La projection est alors attribuée à une forme précise de jalousie, celle que Freud envisage reflétant une constellation narcissique. Il n'utilise pas le terme de projection pour la jalousie infantile, bien que les réminiscences des rivalités objectales œdipiennes et fraternelles soient engagées au sein du narcissisme secondaire, ni pour la jalousie délirante relevant d'une logique antitraumatique, avec une néoconstruction étayée sur une exacerbation de la jalousie homosexuelle, intensification ayant pour visée la saturation de la conscience par omniprésence de l'affect de jalousie. Nous avons perçu plus haut que le but de ce montage est alors de soutenir un déni portant sur un manque. Cette réservation du terme de projection à une difficulté portant sur le narcissisme semble en contradiction avec l'usage que Freud en fait dans le cas Schreber, où il conçoit le projeté comme ce qui fait retour du dehors suite à une abolition au-dedans, dans le cadre d'un délire. Mais souvenons-nous qu'alors il concevait les psychoses comme des troubles du narcissisme. C'est son troisième « pas » dans sa théorie des pulsions, l'intériorisation de la qualité régressive traumatique au sein de la pulsion elle-même, qui l'oblige à différencier les psychonévroses narcissiques et les psychoses, à établir une nosographie en trois catégories majeures. D'autre part, Freud souligne avec nuance que même dans un tableau de jalousie délirante, les deux autres logiques, infantile et narcissique, sont impliquées.

Au-delà de cette contradiction de Freud, nous savons qu'il revient à la genèse du narcissisme de conférer à ce dernier la capacité de transposer et de déléguer aux réalités perceptibles externes, corps et langage inclus, ses besoins

1. B. Chervet (2008), Heurs et malheurs du concept de projection dans l'œuvre de Freud : contributions à une théorie du perceptif, in *Figures de la projection*, Paris, PUF, « Monographies et Débats de Psychanalyse ».

de renfort ainsi que l'origine de ses vacillements et, par voie de conséquence, de répartir de façon manichéenne le monde de la perception, entre un monde faste et un autre néfaste. Le premier est alors aimé, le second, haï. Le clivage intranarcissique (S. Freud) se transpose en clivage de l'objet (M. Klein).

La formule utilisée pour définir la projection dans Schreber s'applique donc assez facilement aux troubles du narcissisme. Mais dans les psychoses, la néoconstruction utilise les mêmes logiques, de même que lors de la confection de cet objet de délire qu'est le fétiche. Ce « pénis de la mère » est en effet fabriqué avec un substitut du pénis narcissique du père.

La différence entre les protestations du jaloux narcissique et les constructions antitraumatiques du jaloux délirant réside dans l'origine du manque que chacune de ces solutions a à traiter, et non pas dans les matériaux utilisés. Dans le premier cas, il s'agit de ne pas se laisser atteindre par une comparaison dévalorisante (celui qui a le plus petit), dans le second, de ne pas se confronter à la réalité du manque (celui qui n'en a pas).

La contextualisation engagée dans les pages précédentes nous invite à souligner encore que le texte de 1921-1922 suit de très près celui d'*Au-delà du principe de plaisir* dans lequel Freud est occupé à cerner cette dimension traumatique qui lui semble de plus en plus relever d'une origine endogène. Il lui fait subir une ultime intériorisation, avec le sentiment qu'il doit réviser par voie de conséquence tout ce qu'il a élaboré jusque-là. La contrainte à faire ce troisième pas est déterminée tant par des nécessités théoriques que par la clinique de la compulsion de répétition (1919), par les démonologies néfastes et les destins funestes, et en particulier les rêves des névroses traumatiques. Freud propose alors d'envisager l'existence d'une qualité primitive et primordiale de la pulsion, une tendance au retour à un état antérieur jusqu'à l'inorganique, dénommée ici *régressivité extinctive*, qui requiert toutes les modalités de travail psychique et leur agencement en deux temps selon la dynamique de l'après-coup. Il doit reconnaître dans la foulée, la puissance de la tendance à nier cette qualité et les capacités de la psyché à utiliser la sexualité infantile et le narcissisme afin de la recouvrir, de l'atténuer, voire d'en assurer le déni. Il déduit de cette intériorité du traumatique et de la vigueur de son déni, la nécessité qu'existe également un impératif processuel favorable à la vie psychique, chargé de soutenir les procès et processus constituants celle-ci, l'impératif surmoïque.

Dans tous les textes qui suivent *Au-delà du principe de plaisir*, Freud est occupé par les solutions et les procédés antitraumatiques, tels que le

regroupement en masse des narcissismes individuels¹, le renforcement des liens identificatoires autour d'une mission ou d'une croyance collective, l'aliénation des capacités individuelles de production psychique au service d'une institution protectrice², le recours au nombre, à la multiplication et au quantitatif³. Cette dernière occurrence permet à Freud d'envisager une interprétation en termes de déni de la perception de la réalité traumatique endogène, reconnue en la différence des sexes, et dénommée castration. Dès lors, le quantitatif devient un nouveau « contenu » à traiter, exigeant des opérations et procès psychiques spécifiques.

Freud reconnaît encore un autre procédé antitraumatique, les constructions délirantes, privées, tel que le fétiche, ou publiques, telles que les idéologies et les visions du monde. Ces dernières configurations construisent des néoréalités ayant toutes pour but, justement, de dénier la réalité traumatique tangible et perceptible, afin de tenir écartée cette réalité endogène ayant valeur traumatique, la tendance au disparaître liée à la régressivité pulsionnelle. La question du déni, de sa place au sein de l'activité psychique, devient centrale, ainsi que son lien à la différence des sexes, à laquelle Freud a toujours accordé une importance princeps.

Depuis 1920, le contenu qui occupe la recherche de Freud est la notion de quantité ainsi que la catégorie du quantitatif. Il s'agit en fait d'un retour d'un aspect que Freud avait abordé dès 1894, et qu'il avait laissé depuis de côté. Il sait donc déjà que la notion de quantité n'est pas à réifier, mais à envisager comme un vécu qualifié d'intensité auquel les dérivés de quantitatif s'appliquent tout particulièrement. Les termes de *quantité* et de *quantitatif* sont ceux qui représentent au mieux ce que ressent et vit un sujet en certaines circonstances, sans que ces termes n'aient une quelconque valeur autre que de représenter un « *quelque chose* » d'intrapsychique qui se manifeste par une telle qualité subjective. Depuis longtemps, Freud a renoncé à hypostasier sa métaphore énergétique par laquelle il avait pu parler très tôt (entre 1894 et 1898) des aspects quantitatifs, à la prendre pour une quantité réelle et objectivable. Ainsi en 1920, le terme de *quantité* désigne-t-il une qualité psychique. Elle occupe Freud depuis qu'il s'est rendu compte que le couple représentation de chose-représentation de mot, la double inscription, ne s'applique pas à la réalité traumatique – que l'on peut dénommer castration ou sentiment de

1. S. Freud (1921 c), Psychologie collective et analyse du moi, *OCF.P.*, XVI. Si, en 1914, l'âme se resserre momentanément par la douleur au trou étroit de la molaire, en 1921, ce sont des formations stables qui s'organisent afin de dénier le trou lui-même.

2. S. Freud (1923 d [1922]), Une névrose diabolique au XVII^e siècle, *OCF.P.*, XVI.

3. S. Freud (1940 c [1922]), La tête de Méduse, *OCF.P.*, XVI.

manque –, et qu'elle remet même en cause sa doctrine du rêve, le rêve de la névrose traumatique ne pouvant y trouver intelligibilité.

C'est seulement en 1922 qu'il propose une interprétation de ce quantitatif. Ceci, dans le texte « La tête de Méduse », où il saisit clairement que le recours au nombre, au quantitatif, à l'excessif, à l'intense, sont à interpréter comme des réponses antitraumatiques à un tel manque, à sa menace mais surtout à sa perception. D'une façon générale, les occurrences étudiées par Freud après 1920 sont des réponses antitraumatiques à la nouvelle catégorie qui peut se dénommer *manque* et qui renvoie à une qualité pulsionnelle, la régressivité extinctive. Il faudra attendre 1937 pour que Freud complique encore cette interprétation en envisageant que le quantitatif est lié au mécanisme du déni, à un travail psychique qui ne se réalise pas et qui exige, en compensation, un déni, afin de protéger le sujet d'une menace de désorganisation ; mais aussi aux conditions de réalisation de certaines modalités banales de travail psychique, tel que le travail de rêve. En 1938, en affirmant que le rêve est une psychose, Freud nous laisse déduire que le déni peut être bénéfique à la vie psychique, à condition qu'il soit associé à une mise en latence et à une activité psychique régressive, ce qui le rend temporaire et réversible. Il envisage donc, en complexifiant encore son approche que le déni peut s'avérer nécessaire et que les retours du refoulé viennent le soutenir en même temps qu'ils permettent de traiter, comme c'est le cas dans le système sommeil-rêve, ce rapport au manque. Si le sentiment subjectif est d'être occupé par la réalité du manque, *Au-delà du principe de plaisir* nous apprend que ce vécu est en lien avec une dimension concrètement traumatique, la régressivité extinctive propre aux pulsions, et une tendance au disparaître inhérente à la vie psychique.

L'ABOLI, LE PROJETÉ ET L'ESQUIVE

Le texte sur « Jalousie, paranoïa et homosexualité » s'inscrit donc dans le contexte d'un abord du déni et de sa valeur. Il est centré sur un type de réactions à la dimension traumatique qui tend à en accuser l'extérieur qui devient persécution, à exacerber cette tentative de trouver et demander à l'extérieur de fournir une explication pour ce qui s'origine en tant que manque à l'intérieur.

Ainsi, dans le premier cas de jalousie délirante que Freud étudie, celle du docteur Bibber, des termes désignant ce quantitatif viennent sous la plume de Freud. Il parle du « gigantesque agrandissement » de la jalousie que le patient a pu détecter, trouver, deviner, inventer chez son épouse, à partir de l'inconscient

de celle-ci. Mais, sans s'y arrêter, Freud nous donne d'autres indices quand il souligne que la crise de jalousie délirante de Bibber survient après une scène sexuelle satisfaisante pour les deux partenaires. La réalité du manque est donc inhérente à la sexualité humaine et non pas seulement liée à son insatisfaction qui, au contraire, peut aisément en distraire. Tel serait le cas avec la consultante paranoïaque de 1915, pour laquelle l'écllosion du délire survient après une insatisfaction liée à un *coitus interruptus* exigé par la patiente elle-même.

Une conséquence s'impose : tout comme le manque, la persécution se situe au cœur de la sexualité humaine. Elle est mue par un sentiment de déception qui relève d'un conflit fondamental limitant la jouissance, et dont témoigne l'existence de l'orgasme.

En plaçant cette constellation composée d'un manque par abolition, d'une déception et d'une persécution, dans la lignée de la paranoïa, Freud, selon la grande tradition psychiatrique, et en précurseur de Clérambault, nous renvoie à son texte princeps, « Le cas du président Schreber ». Dans ce dernier, il avait pu montrer que les solutions paranoïaques, quelles qu'elles soient, ont pour fonction de fournir une *opposition* à une seule et même proposition : « moi [un homme], je l'aime, lui [un homme] ». Cette assertion inacceptable, inintégréable, *inconciliable*, Freud perçoit qu'elle va nécessiter une démarche de *contradiction*, d'opposition, d'objection, voire d'abolition. Il décrit alors quatre cheminements d'inversion, selon que c'est le verbe qui est visé (aimer devient haïr), l'objet (ce n'est pas lui, c'est elle que j'aime), le sujet (ce n'est pas moi, c'est lui qui l'aime elle), ou bien l'ensemble de la phrase (je n'aime absolument personne, je n'aime que moi). Ces quatre voies de contradiction vont participer à découper l'espace nosographique de la paranoïa, respectivement le délire de persécution, l'érotomanie, le délire de jalousie et le délire des grandeurs.

Après avoir décrit ces quatre modes d'opposition par inversion, Freud envisage qu'il ne s'agit pas seulement d'un refoulement de l'homosexualité, mais qu'entre en jeu un autre mécanisme, pour lequel il utilise le terme de *projection*. Il en fait alors un facteur pathognomonique de la paranoïa, celle-ci ne pouvant être appréhendée qu'à condition d'envisager qu'il existe un *aboli*, effet secondaire apparemment de ladite projection. Freud définit alors celle-ci par sa célèbre phrase : « Ce qui est aboli à l'intérieur revient de l'extérieur. » On sait que Lacan ajoutera de façon pertinente : « sous une forme inversée », ce qui souligne l'existence d'un écart et d'un travail entre l'aboli et le projeté, entre ce qui est éliminé et ce qui fait retour, dénommé le projeté. La projection est ainsi spécifiée par une abolition interne et par un retour du dehors. Mais le terme de projeté définit strictement ce qui revient du dehors suite à une

abolition première, et le contenu du retour n'est pas l'exact équivalent de ce qui a été aboli à l'intérieur. Cet écart est en fait dissimulé par le terme de projection qui induit une telle équivalence. En 1924, dans « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », Freud qualifie le lien existant entre l'aboli et le projeté de « *symbolique* »¹.

Ainsi la jalousie tend-elle à revenir du dehors, à trouver des preuves et des justifications au-dehors, sur un fond d'abolition devant être précisé. Dans le cas de la jalousie délirante paranoïaque, elle porte sur la reconnaissance d'un amour homosexuel. Le retour se fait après une inversion du « sujet » : « c'est elle qui l'aime, lui », à laquelle il convient d'ajouter une double inversion du sujet et de l'objet : « c'est lui qui l'aime, elle ». La nature de l'aboli ne se réduit donc pas à la pulsion partielle, mais concerne sa reconnaissance, son inscription psychique. Il y a abolition parce que le contenu n'est pas élaboré, donc ne peut relever du refoulé.

Au fil de ses articles, Freud va chercher à préciser la nature de l'aboli et du mécanisme d'abolition. Quatre étapes se dessinent.

La première conception qu'il propose est en lien avec le refoulement. Mais il reconnaît aussitôt que l'aboli subit plus qu'un refoulement, l'amour du paranoïaque pour un homme ne pouvant trouver place dans le refoulé. Freud n'est donc pas satisfait de cette solution même si elle maintient un lien entre les tableaux des psychonévroses et celui de la paranoïa. Il perçoit qu'il existe une différence plus essentielle entre ces différentes catégories nosologiques.

Sa deuxième proposition, il l'exprime en 1915 avec la jeune consultante. L'aboli porte toujours sur l'homosexualité. Mais celle-ci peut néanmoins faire retour par le biais d'une liaison hétérosexuelle. En fait, l'aboli concerne, dans le cas de cette jeune consultante, son érogénéité féminine, l'homosexualité étant convoquée par la théorie explicative et l'accusation : une vieille femme est à l'origine de l'empêchement grevant cette part d'érogénéité. L'aboli porte sur le narcissisme primaire, corporel, la théorie s'appuie sur le narcissisme secondaire, objectal. Le délire éclôt en effet peu après une relation sexuelle interrompue par un soi-disant bruit que l'amant interprète selon les phobies de l'enfance en termes de tic-tac d'un réveil, donc d'autoérotisme. La solution de l'amant s'appuie sur une logique de transposition entre les pulsations de cette érogénéité et un tic-tac évoquant la pulsionnalité de la scène primitive. Mais cette solution ne convainc pas sa partenaire qui poursuit sa logique du complot et qui, quelques minutes plus tard, rencontrant des jeunes hommes

1. *OCF.P.*, XVII, p. 41.

dans l'escalier portant un paquet enveloppé, donc dissimulé, interprète ledit paquet comme étant l'appareil photo à l'origine du bruit, ayant servi quelques instants plus tôt à prendre des photos de ses ébats. En français, le terme de « prendre » traduit particulièrement bien le vécu de cette jeune femme, de spoliation, d'hypothèque posée sur cette part de son érogénité, de castration. Il ne s'agit plus d'une transposition sur une réalité évoquant une scène primitive insuffisamment élaborée, le retour projeté porte sur l'acte de retranchement de la zone érogène.

La troisième élaboration de Freud a lieu dans son article de 1920¹ sur le cas de la jeune homosexuelle, Sidonie Csillag², dans lequel il s'intéresse à l'abolition elle-même. Il introduit alors une notion nouvelle, celle d'*esquive*. C'est la première fois qu'il utilise ce terme et il va l'employer à sept ou huit reprises dans cet article, puis à une ou deux reprises dans celui de 1922. Il ne l'utilisera plus ensuite. Le terme d'*esquive* sera alors remplacé par celui de *déni*. Se trouvent ainsi progressivement rapprochées les notions de *déni* et d'*aboli*.

Dans ces deux textes, l'homosexualité devient une solution pour esquiver l'hétérosexualité et, dans le cas de la patiente de 1920, pour réaliser, en même temps, un désir infantile et œdipien : se venger du père. Ainsi esquive-t-elle les hommes par son homosexualité et se venge-t-elle de sa déception du fait que son père ne lui a pas donné un enfant. Sa tentative de suicide – la première, celle dont parle Freud – vient au moment où l'amie, dite *la cocotte*, refuse les avances de la jeune fille, juste après que le père ait jeté un regard courroucé en direction de sa fille alors qu'elle se promenait en compagnie de ladite *cocotte*. C'est donc au moment où l'aimée reprend à son compte le refus du père et lui barre la voie de l'homosexualité, donc lui barre sa solution d'esquive, qu'elle ne trouve plus qu'à se jeter du parapet dans un fossé de voie ferrée, poussée qu'elle est dans ses retranchements.

Enfin, en 1922, dans son texte sur la jalousie, Freud propose une quatrième avancée en ce qui concerne l'abolition, à propos de la jalousie délirante du docteur Bibber. L'esquive concerne aussi le père, mais cette fois il ne s'agit pas d'esquiver le désir d'avoir un enfant du père, mais d'esquiver l'impératif à construire une identification paternelle. Lacan poursuivra ces réflexions dans sa thèse, puis dans son commentaire du texte de Freud sur « la jeune homosexuelle »³. Il introduira le mécanisme de la forclusion qu'il fait porter

1. S. Freud (1920 a), De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, *OCF.P.*, XV.

2. I. Rieder, D. Voigt (2000), *Sidonie Csillag : lesbienne chez Freud, lesbienne dans le siècle*, Paris, EPFL, 2003.

3. J. Lacan (1963), Séminaire, *L'Angoisse*, Paris, Le Seuil.

sur le « nom du père ». L'abolition concerne donc le symbolique ; pour nous, l'impératif processuel.

Chacune des quatre propositions de Freud, cherchant à préciser la nature de l'aboli et la dynamique de l'abolition, désigne le procès de mutation de la part de libido d'investissement qui devrait être transposée en matériaux psychiques soit en identification, soit en contenus de désir, matériaux censés alors fonder le narcissisme et sa fonction de contre-investissement et de retenue. L'aboli porte donc sur ce procès et sur ce qui en assure l'efficacité. L'importance accordée par Freud au père dans chaque cas est une intuition du fait que l'enjeu se porte principalement sur la *fonction paternelle*.

Dans les deux cas étudiés par Freud où il utilise le terme d'*esquive*, celle-ci est associée chaque fois au père. Dans le premier, il s'agit d'esquiver l'hétérosexualité afin de ne pas réactualiser une déception de l'enfance, dans l'autre, d'échapper à l'impératif exigeant la mutation d'une partie des investissements pulsionnels en investissements narcissiques, opération servant de retenue envers les aspirations négativantes de la régressivité extinctive, et ceci, grâce à une transposition de libido sexuelle en libido narcissique contre-investissante.

La notion de *père* désigne donc l'impératif à réaliser une opération économique d'inscription psychique sous-jacente à toute élaboration de matériau psychique, et qui, si elle n'a pas lieu, laisse l'économie primitive coupée d'une liaison à la conscience et d'un destin objectal. La forclusion de Lacan trouve ici une possible définition métapsychologique. L'*aboli*, ou si l'on préfère le forclos, est une modalité régressive d'être inconscient en rupture de lien avec l'impératif d'inscription, ce dernier ayant pour finalité la liaison à la conscience. Se dessine clairement un rapport entre abolition et manque d'efficacité du sur-moi. Les matériaux soi-disant abolis, par exemple l'homosexualité, ou l'érogénéité vaginale, ou le désir d'enfant, ou l'identification au père, sont en fait des supports servant d'expédient, de palliatif à une abolition plus fondamentale portant sur le *principe paternel*, sur le *symbolique*, sur l'*impératif processuel d'inscription psychique*. Ces supports servent alors de palliatif à l'aboli. Un « existant » vient à la place d'un « aboli », d'un manque. La palliation sert alors de dissimulation et de falsification. Où nous retrouvons le rôle du déni dans cette articulation aboli-projeté par falsification.

L'esquive consiste à éviter la rencontre avec une réalité externe susceptible de rentrer en corrélation avec ce qui reste non élaboré et qualifié d'aboli. Elle sous-entend une anticipation et une intuition d'un retour venant du dehors et du support apte à lui servir de véhicule. Ce qui est esquivé, c'est le support par lequel ledit projeté est censé faire retour, et auquel est lié de façon « x » l'aboli. La corrélation entre ledit aboli et ledit projeté prend de la consistance.

Elle ne relève pas d'une équivalence terme à terme, mais inclut trois registres, un support matériel esquivé, un investissement libidinal projeté, une opération processuelle abolie. Il existe un véritable travail des « retours », qu'il s'agisse des retours du refoulé avec le travail de substitution ou des retours du projeté avec un travail de palliation.

L'écart entre l'esquivé et l'aboli est très perceptible à la lecture du livre sur la biographie de Sidonie Csillag. Existe en effet chez la « jeune homosexuelle » une fixation à Freud sous la forme d'une rancœur ironique à son égard, maintenue telle quelle au cours de sa très longue vie.

De même, dans les exemples de paranoïa évoqués par Freud dans son texte de 1922, l'aboli concerne la mère, et l'esquive, le père ; ce qui n'est pas sans nous faire penser au texte de Schreber, dans lequel la saturation par une imago du père bruyante et haute en couleur cherche à nous faire oublier le silence concernant la fonction maternelle.

Dans cette même logique de palliation, il a pu être soutenu que Freud aurait eu une réaction de jalousie envers la relation entre Anna, sa fille, et Lou Andreas-Salomé. À ce propos, une similarité est repérable entre la situation d'Anna et celle de Sidonie Csillag. Bien sûr, une différence essentielle existe entre les deux, l'une étant la propre fille de Freud. Celui-ci va mettre fin à leurs traitements respectifs et les adresser toutes les deux à une analyste femme. Nous ne savons pas si Sidonie Csillag est allée en analyse chez une femme, après que Freud ait interrompu son traitement au nom de rêves qualifiés de complaisance, et dénommés *rêves mensongers et hypocrites*. En revanche, nous savons par leur correspondance qu'Anna Freud s'est adressée à Lou Andreas-Salomé et que celle-ci s'est laissée « séduire » par Anna.

Dans les deux cas, la rupture du traitement peut être envisagée aisément comme une distorsion contre-transférentielle de la fonction paternelle, signant l'insuffisance de son efficacité, d'où le recours à une rupture d'abolition. Toutefois, dans le cas d'Anna, l'arrêt de l'analyse de la fille par son père peut être imputé à une réinscription de l'impératif paternel. Interpréter le mécontentement de Freud à l'égard de la relation entre Anna, patiente, et Lou Andreas-Salomé, analyste, comme une jalousie risque de privilégier la dimension homosexuelle de leur couple et d'amplifier la solution palliative agie par la jalousie elle-même. Il est alors plausible d'envisager plutôt la réaction de Freud comme un grondement paternel, un appel à la fonction paternelle, à sa restauration, pour lui-même envers sa fille, et pour Lou envers l'analyse. Son grondement est issu de sa compréhension selon laquelle Lou a succombé, *via* le charme d'Anna, à une séduction primitive dont il est le véritable support. C'est donc contre cette attraction et ce succombement que Freud élève sa protestation de père sévère.

En fait, cette double interprétation s'applique tout autant à l'affect de jalousie qu'au texte de Freud de 1922. Ils se situent en effet, l'un et l'autre, entre deux solutions, celle de la rupture d'abolition de 1920 et celle de l'avènement de l'instance du surmoi de 1923. Cet enjeu est devenu le diapason de toute analyse.

Bernard Chervet
39, rue Professeur-Florence
69003 Lyon
16, rue Jacques-Callot
75006 Paris
bernard@chervet.fr